

LUCILE DECAUX

CÂLINE



LA FOLLE ÉQUIPÉE
DE LA DUCHESSE DE BERRY

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

CÂLINE

DU MÊME AUTEUR

nrf

KATIA, LE DÉMON BLEU DU TSAR ALEXANDRE.

LES AMANTS CHIMÉRIQUES : CHARLOTTE ET MAXIMILIEN.

LOUISON, LE BEL AMOUR DU DERNIER ROI DE FRANCE.

LOULOU, PRINCE IMPÉRIAL.

CALINE OU LA FOLLE ÉQUIPÉE DE LA DUCHESSE DE BERRY.

Chez d'autres éditeurs :

LE TENDRE AMOUR DE NAPOLÉON :

Marie Walewska.

Pont-L'abîme.

LUCILE DECAUX

CÂLINE

LA FOLLE ÉQUIPÉE
DE LA DUCHESSE DE BERRY

nrf

GALLIMARD

Quatrième édition

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1948.*

L'OISEAU AMENÉ PAR LA TEMPÊTE

Le 20 avril 1832 un brick à vapeur, le *Carlo-Alberto* venant d'Italie, jetait l'ancre devant une plage déserte, à quelque distance du port de Marseille. La tempête faisait rage. Des vagues énormes frappaient la côte de France avec un bruit de tonnerre.

Sur le pont de commandement, le capitaine du brick, Ercole Bouffa, un gros Napolitain d'une cinquantaine d'années, semblait hésiter à mettre une embarcation à la mer.

A ses côtés, une jeune femme, petite, rousse, fluette, en robe blanche, tenait ses mains crispées sur une ceinture de sauvetage. Elle cria :

— Capitaine ! Si tu refuses de me laisser débarquer je me jette à la mer !

Le gros Napolitain mit un genou en terre :

— Tuez-moi plutôt ! Comment puis-je vous livrer à la fureur des vagues, seule, sur cette côte maudite !

Il l'implorait, il lui baisait les mains.

Elle frappa du pied. Elle cria :

— Je t'ordonne d'obéir !

Les éclairs et la foudre répondirent à cet éclat de colère enfantine.

Soudain, comme amenés par la violence de la rafale, des hommes aux manteaux soulevés par le vent surgirent entre les rochers.

Le capitaine saisit sa longue-vue. La jeune femme poussa un cri de joie :

— Dieu soit loué ! les voilà !

Bouffa braqua sa lorgnette sur le groupe des hommes. Il en compta deux, puis trois, puis sept. Alors il se décida brusquement à donner le signal. Trois coups de sifflet stridents retentirent. Quand le capitaine se retourna, la jeune femme avait disparu.



A travers le fracas des vagues on entendait courir les matelots et grincer les poulies de la barque qu'ils allaient mettre à la mer. Le moment était venu. A n'en pas douter les conjurés étaient là. Il fallait laisser partir vers son destin l'oiseau amené par la tempête, celle que le capitaine s'était juré de protéger contre tous les dangers de la mer, cette frêle petite femme, sur laquelle il avait veillé, pendant toute la traversée, tendrement, comme un père sur son enfant, jalousement, comme un vieil amoureux qui n'ose pas se déclarer. Il reprit sa longue-vue, il scruta la côte : il compta encore une fois ces hommes inconnus qui allaient la lui prendre...

II

LE MOUSSE

Le capitaine Bouffa s'essuya les yeux et mit sa lorgnette sous son bras. Il commençait à descendre de son pas pesant l'étroit escalier de la dunette, quand soudain, un mousse en tricot bleu et pantalon de grosse toile, le béret enfoncé sur ses yeux rieurs, bras et jambes écartés, lui barra la route. Le capitaine eut un haut-le-corps :

— *Per la Madona !* Il faut être le diable, s'écria-t-il, pour pouvoir changer ainsi une fille en garçon !

Le mousse éclata de rire. Et après avoir porté militairement la main à son béret, se jeta au cou du capitaine abasourdi, lui planta deux baisers sur les joues et s'écria :

— Merci, mon capitaine, de m'avoir amené à bon port !...



L'embarcation secouée par la mer furieuse était tantôt portée à la crête d'une vague, tantôt précipitée dans un abîme d'eau qui la cachait aux yeux des hommes postés sur le rivage.

Le mousse cramponné au gouvernail levait un bras et agitait un mouchoir blanc chaque fois que la barque arrivait au sommet d'une montagne liquide. Et chaque fois, un des hommes, le plus hardi, celui qui s'était avancé dangereusement jusqu'à l'extrême bord d'un rocher, répondait à ce geste en agitant son chapeau.

Outre les rameurs et le mousse, l'embarcation livrée

à la fureur de la mer ne contenait que deux passagers, en habits civils, dont l'un, un vieillard, s'était mis à genoux pour implorer le ciel : il croyait sa dernière heure arrivée.

Du haut de sa dunette, le capitaine Bouffa suivait avec angoisse les péripéties du périlleux débarquement.

Les hommes sur le rivage s'agitaient, courant, de-ci, de-là, sans pouvoir conjurer le danger qui menaçait, sous leurs yeux, les occupants de la barque. On les voyait se consulter entre eux. Mais à mesure que l'embarcation grossissait à leurs yeux, leur inquiétude semblait moins grande. Il n'y avait pas de femme à bord. De toute évidence la personne qu'ils étaient venus chercher n'était pas là.

Seul, le jeune homme qui s'était avancé jusqu'au bord du rocher et qui échangeait des signaux avec le mousse paraissait en proie à la plus violente émotion.

Soudain on le vit qui jetait son manteau. S'accrochant des genoux et des mains aux anfractuosités du rocher, il attendit qu'une lame vînt le cueillir. Plongeant résolument à travers la vague, en quelques brassées vigoureuses il rejoignit la barque. Il enjamba les bancs des rameurs, et, se précipitant sur le gouvernail, tomba aux genoux du mousse.



Arraché par ces mains puissantes à la barque échouée sur le sable, le mousse pleurait et riait à la fois. L'inconnu l'avait saisi à pleins bras et maintenant il l'emportait. Il marchait aussi allégrement qu'un saint Christophe, tenant l'Enfant-Jésus sur son épaule.

III

LA FERME DE LA FOLIE

— Comment as-tu deviné que c'était « Elle » ? demanda M. de Candolle, pendant que les conjurés séchaient leurs vêtements trempés autour d'un grand feu de sarments.

Ces messieurs étaient assis devant l'âtre d'une ferme abandonnée qui avait mauvaise réputation dans le pays. Elle avait servi longtemps d'abri et de point de ralliement aux contrebandiers, à l'époque du Blocus continental et des guerres de Napoléon.

Des douaniers y avaient été assassinés. Entraînés à boire par une jolie fille de Carry-Le-Rouet, nièce et servante du fermier, les pauvres gabelous avaient péri dans un guet-apens. Les gendarmes avaient cerné la maison. Plusieurs d'entre eux avaient été tués ; alors, ils avaient mis le feu à la grange.

Les uns disaient que la jolie fille et le fermier avaient péri dans les flammes ; d'autres prétendaient qu'ils s'étaient sauvés par un souterrain qui communiquait avec la mer. Les contrebandiers les attendaient dans une barque pour les emmener sur un voilier anglais qui croissait à quelque distance.

Depuis lors, ce qui restait de la maison brûlée servait d'abri d'hiver aux bergers du voisinage. On l'appelait la Ferme de la Folie.



C'était ce lieu sinistre qu'avaient choisi les chefs légitimistes pour y faire débarquer Marie-Caroline, duchesse de Berry, revenant en France.

La princesse exilée était attendue par le colonel Lachaud, le comte de Candolle, Laget de Pocio, Jacques Cathelinau, les deux messieurs de Kergorlay et le mystérieux personnage qui avait été le premier à reconnaître, dans le mousse cramponné au gouvernail, la régente de France.

Les flammes éclairaient de bas en haut l'extraordinaire visage de ce jeune homme dont les yeux, d'un bleu éclatant, brillaient d'intelligence. Il était très grand, dépassant d'une coudée tous les hommes présents. Ses cheveux blonds, rejetés en arrière, dégagant un front superbe, étaient ceux d'un Normand. Mais sa bouche fine et gouailleuse, qui s'ouvrait sur des dents éclatantes, laissait échapper des paroles où se reconnaissait un léger accent vendéen. Il portait un sayon de berger, qui remplaçait ses vêtements, trempés par l'eau de mer, au moment où, sans hésiter, il s'était jeté dans les vagues pour ramener à la côte la barque en péril, et la frêle passagère qu'il avait été seul à reconnaître sous son déguisement.

Les autres conjurés n'avaient reçu de lui que le mot de passe : « Petit-Pierre ». Il leur avait montré aussi la médaille de Notre-Dame de la Garde qui devait leur servir de signe de ralliement.

Lorsque M. de Candolle eut répété sa question : « Comment pouviez-vous deviner que c'était Elle ? » le jeune homme se mit à rire. Il haussa les épaules, tira un papier de sa poche, puis se tourna vers l'assistance :

— Impossible de s'y méprendre. Voici le signalement

venu de la préfecture : taille, un mètre cinquante. (Haute comme une botte, une taille de poupée !) Rousse. (Des cheveux d'or rouge et le plus petit pied de France et de Navarre !) Lisez plutôt : ce sont les mesures données à la police par le cordonnier breveté de Son Altesse Royale : vingt-deux centimètres et demi de long, sur cinq de large. Je vais vous dire mon secret. Moi, je connaissais Petit-Pierre, du temps que j'étais marin. Vous, Messieurs, vous attendiez la duchesse de Berry. Vous l'avez vue aux bals des Tuileries et de l'Élysée. Moi, jamais... Je l'ai connue en mer, à bord d'un bateau, il y a longtemps de cela... lorsqu'elle était... Petit-Pierre !

Ces derniers mots avaient été dits d'une voix basse et passionnée.

M. de Lachaud s'approcha de l'inconnu et le dévisagea curieusement :

— Pardon, Monsieur, votre visage me rappelle quelqu'un : mais votre nom...

— Qu'à cela ne tienne Monsieur ! J'en ai plusieurs à mettre sur mon visage. Je m'appelle : Jean de la Belle Étoile, Monsieur du Lointain, Jean du Bocage, Jean de la Nuit, Jean qui Rit, Jean qui Pleure, Jean du Mystère. Ce sera comme vous voudrez...

IV

JEAN DE LA NUIT

Pendant que les conjurés réunis autour du feu de sarments écoutaient cette étrange conversation, les voyageurs se reposaient dans les deux seules chambres demeurées à peu près habitables à la Ferme de la Folie.

Au dehors, le vent continuait à souffler en tempête. Les rafales de pluie et d'embruns frappaient les volets de bois qui remplaçaient les vitres absentes, et la nuit était tout à fait tombée.

Pour laisser croire à la seule présence des bergers dans la ferme abandonnée, les conspirateurs avaient pris soin de n'allumer qu'un seul feu.

Les chambres, au plancher couvert d'une litière de paille où les voyageurs devaient goûter quelques heures de repos avant de se lancer dans la grande aventure, étaient plongées dans une obscurité profonde. Le mystérieux personnage qui s'était donné tant de noms, se glissa hors du cercle éclairé par les flammes de l'âtre.

Sous prétexte d'aller prendre le guet, il fit d'abord le tour des bâtiments. Collant son oreille à l'auvent de bois de la première des deux chambres qu'il savait occupée par le comte de Mesnard et le maréchal de Bourmont, seuls compagnons que la princesse avait amenés d'Italie, il s'assura qu'ils dormaient. Leurs ronflements s'élevaient, réguliers et forts. Les grandes orgues, pensa-t-il.

A pas de loup, rasant les murs, Jean de la Nuit s'en fut à l'autre fenêtre, celle de la chambre où reposait Petit-Pierre.

Depuis qu'il l'avait doucement déposée sur le foin sec et parfumé qu'il avait soigneusement entassé sur les planches de cette misérable chambre, la princesse dormait-elle ? Il frappa trois coups légers sur le volet de bois. Il colla son oreille à l'auvent trempé de pluie, et puis, il y colla sa bouche.

Il appela doucement :

— Câline !



Elle avait couru à la fenêtre. Elle attendait qu'il vînt.

Il poussa l'auvent avec violence. Il entra avec la bourrasque, avec le vent, avec la pluie, avec l'odeur de la campagne. Elle lui tendait les bras. Il s'était jeté à genoux. Elle se blottit contre lui.

Dans l'ombre, ils s'étreignirent.

V

CALINE

Il avait dit vrai ! Ils se connaissaient depuis longtemps. Depuis le jour où, dans la rade de Naples, elle avait franchi, rieuse et légère, la passerelle de la frégate *La Fleur de Lys* qui devait l'amener en France.

Mais pour qu'il eût le bonheur de la tenir enfin dans ses bras, par cette nuit d'orage, combien d'années d'amour inexprimé, et quelles catastrophes avait-il fallu !

Un assassinat, la chute d'un trône, l'exil...

Il répéta : Caline ! Il ne se lassait pas de l'appeler, dans l'ombre où il la serrait contre lui, de ce nom secret.

Marie-Caroline de Bourbon, princesse des Deux-Siciles, fille du sang de France, descendante de saint Louis, descendante de Henri IV et de Louis XIV, arrière-petite-fille de Marie-Thérèse, nommée Régente de France par un acte formel de Charles X, le jour de son abdication, mère de Henri V, fille de tant de rois...

Elle était tout cela pour ses partisans, pour les légitimistes de France, pour une bonne partie de l'opinion européenne, hostile au gouvernement de Louis-Philippe, et pour tous ceux qui croyaient encore à la mystique de la monarchie.

Mais pour lui, Jean-sans-Nom, Jean-sans-Terre, elle était tout simplement : Câline.

C'était le nom qu'elle s'était donné, quand, toute petite, l'enfant gâtée de la cour de Palerme, elle n'arrivait pas à prononcer son nom de Caroline. Elle avait imaginé ce diminutif charmant : Câline ! Depuis le jour où elle s'était promise à lui, il avait seul le droit de l'appeler ainsi. L'histoire de leurs deux cœurs, l'humble histoire d'un amour humain, était devenue, en se mêlant à la grande Histoire, comme une espèce de poème, de légende dorée, connue d'eux seuls.

La première fois qu'elle avait quitté les rivages de l'Italie aux acclamations d'un peuple, pour se diriger vers la France, sa vraie patrie, il était à bord.

C'était un marin, un pauvre matelot, un enfant trouvé dont nul ne savait le nom. Quand il s'était engagé dans la Marine du Roi, on lui avait donné, d'office, un nom de famille. Comme il venait de Vendée, on l'appela : Jean Chouan. Il n'avait que dix-sept ans, mais déjà la stature d'un jeune géant ; il avait les yeux bleus comme les choucas de son pays.

VI

PREMIÈRE APPARITION DE PETIT-PIERRE

Dans la mâture, en carguant les voiles, sur le pont du bateau qu'il lavait avec amour en pensant qu'elle y poserait ses pieds mignons, son cœur chantait comme un oiseau dans sa poitrine, depuis qu'il l'avait vue, sa reine, sa fée !

Dans le rang, à la coupée, comme les autres matelots,

il l'avait saluée, le corps raidi, la main à la baïonnette. « Pour les Honneurs à Son Altesse Royale ! » Mais depuis ce jour où elle était montée à bord, au bruit des fanfares, pendant toute la longue traversée, il n'était ruse qu'il n'eût employée pour la voir, pour se rapprocher d'elle, sa Finette, sa Princesse, sa Toute-Petite, échappée aux contes dont sa vieille nourrice en coiffe blanche avait bercé son enfance, près de l'âtre, en pays vendéen... Ses pieds délicats, faits pour chausser des campanules, ses cheveux d'or ardent comme la flamme des feux follets, sa bouche rieuse, ses yeux qui se moquaient finement, son teint de fleur, tout en elle l'émerveillait !

Ah ! pauvre Jean ! A quoi rêves-tu ? A califourchon sur le mât de misaine, suspendu dans les agrès, ou la nuit, dans ton hamac ?

Jean du Lointain, pauvre fou !

Il avait imaginé des naufrages et des révolutions, toute espèce de malheurs fondant sur elle, rien que pour avoir le bonheur de la sauver. Les vieilles histoires de la chouannerie lui remontaient au cœur. Elle en était l'héroïne, et lui, le héros.

Il aurait voulu que la traversée ne finît jamais, que Marseille disparût de la carte du monde. Il n'imaginait rien de plus beau que de voguer sur la frégate *La Fleur de Lys*, avec elle à bord, pour toujours.



Il comprenait bien qu'elle n'était pas tout à fait une personne réelle, lui qui venait du pays des fées, des farfadets et des korrigans. Il l'avait devinée. D'abord elle n'avait pas la taille d'une femme comme les autres. Elle était si petite, si vive et si menue qu'il croyait souvent, quand il la voyait courir sur le pont, qu'un coup de vent

allait la lui enlever. Il s'attendait à la voir s'envoler avec les mouettes.

Elle aimait à se déguiser. Tout le monde sur la frégate se prêtait à ses fantaisies. Tantôt elle s'habillait en pêcheuse napolitaine et dansait la tarentelle sur le pont, s'il faisait beau temps, devant le carré des officiers qui l'applaudissaient.

Elle disait d'elle-même :

— Je suis une Bourbon de Naples, c'est-à-dire une Française qui a reçu un coup de soleil.

Un jour, elle s'était déguisée en mousse. Elle était venue se ranger à l'appel sur le pont, devant le drapeau. Le commandant qui faisait semblant de ne point la reconnaître, s'était approché d'elle, et l'avait interpellée de sa plus grosse voix :

— Comment t'appelles-tu, le mousse ?

Au port d'armes, elle avait répondu sans hésiter :

— Petit-Pierre, commandant !

Et tout l'équipage avait crié :

— Vive Petit-Pierre !...

De là venait qu'il l'avait reconnue si vite, sous son déguisement, le jour où ses divagations, ses songes fous, étaient devenus la cruelle réalité. Marie-Caroline avait besoin d'être consolée.

En la berçant sur son cœur, il se souvenait du premier jour où elle lui avait parlé.

Elle était seule sur le pont de *La Fleur de Lys*, par gros temps. Les personnes de sa suite étaient malades, couchées dans les cabines. Elle courait sur le gaillard d'avant, assailli par les vagues en colère. Elle s'était approchée de lui, tandis qu'il carguait une voile. Elle lui avait dit :

— Demain nous serons en vue des côtes de France. Vous reverrez votre promesse.

ROMANS, RÉCITS, NOUVELLES

Janvier-Juin 1948

GABRIEL D'AURARÈDE
L'Oncle Fred n'est plus jeune**MARCEL AYMÉ**
Uranus**BÉATRIX BECK**
Barney**JOSEPH BREITBACH**
Le Liftier amoureux**ANDRÉ CHAMSON**
L'Homme qui marchait devant moi**RENÉ-JEAN CLOT**
Le Noir de la Vigne**MARIE-ANNE COMNÈNE**
Gaïa, jeune fille grecque**JEAN GIONO**
Un Roi sans divertissement**PIERRE LAFUE***Patrice ou L'Été du Siècle - IV : Fumées sur la Ville***ANDRÉ MALRAUX**
Les Noyers de l'Altenburg**HENRI POURRAT**
Le Trésor des Contes, I**ANDRÉ MAUROIS**

Les Mondes impossibles

*(Le Peseur d'Ames - La Machine à lire les Pensées - Voyage au Pays des Articoles - Patapouf et Filiflers - Le Pays des 36.000 Volontés)***LOUIS ROGER**
Nos Fils les Gaulois**JEAN-MICHEL SUE**
La Marie des Anges**SIMENON**
Le Bilan Malétras**LOUISE DE VILMORIN**
Le Retour d'Erica●
TRADUCTIONS**ARTURO BAREA**
La Forge**JAMES JOYCE**
Stephen le Héros**ANN BRIDGE**
Printemps d'Illyrie**WILLIAM MAXWELL**
La Feuille repliée**ERSKINE CALDWELL**
Terre tragique**GEORGE SANTAYANA**
Le dernier Puritain**JOHN STEINBECK**

Rue de la Sardine

Les Pâturages du Ciel

ELIO VITTORINI

Conversation en Sicile

WILLIAM VAN TILBURG CLARK

Le Drame d'Ox-Bow

○
SÉRIE NOIRE*Collection dirigée par Marcel Duhamel***RAYMOND CHANDLER**
La Dame du Lac**PETER CHEYNEY**
Vous piguez ?-9-
700